



Ma Desheng dans son atelier, à Paris, le 4 novembre. ALDOIN DESFORGES/PASCO POUR «LE MONDE»

Ma Desheng, en corps à corps avec la matière

Le peintre et poète né en Chine reçoit dans son atelier de Belleville, à Paris, où il réalise ses immenses toiles

RENCONTRE

Entrer dans l'atelier de Ma Desheng, au rez-de-chaussée d'un immeuble de la rue de Belleville, à Paris, c'est se trouver face à des falaises de grandes toiles, entre lesquelles s'ouvre une gorge. L'image de falaises s'impose d'autant plus que ces peintures figurent des amoncellements de rochers qui semblent crouler. L'artiste est au bout du défilé ménagé entre ses œuvres, dans le fauteuil roulant auquel il est contraint, depuis qu'en 1992 un très grave accident d'automobile a tué son épouse et l'a privé de l'usage de ses jambes. Dire qu'il est un survivant ne serait pas excessif.

Né à Pékin en 1952, il contracte une poliomyélite à 1 an et n'a donc jamais marché sans béquilles. Cela, on le sait depuis longtemps : sur les photographies des manifestations du groupe des Etoiles, à Pékin, en 1979, le jeune homme maigre à la casquette, souriant, appuyé sur ses longues béquilles de bois, qui fait face aux policiers et aux officiels, c'est lui. C'est ainsi qu'il est entré dans l'histoire, en héros de la lutte pour la liberté d'expression, avec ses amis artistes et écrivains, Huang Rui, Qu Leilei ou Wang Keping, qui, comme lui, a dû s'exiler en France. Ma y est arrivé en 1986.

Le voyant au pied de ses toiles immenses, on ne peut s'empêcher de lui demander pourquoi il reste dans un espace aussi exigü. « Où irais-je ? Dans ma situation, où trouverais-je un lieu auquel je pourrais accéder aussi bien qu'ici ? En banlieue ? Ce serait très compliqué. Il faudrait trouver l'endroit, casser des murs, l'aménager. » Ici, il a ses habitudes, dont celle de travailler dehors. L'atelier s'ouvre en effet sur une sorte

de pelouse. Quand le temps le permet, il s'y installe avec son assistant. Août est son mois préféré. La crèche mitoyenne est fermée et de nombreux voisins sont absents. Ceux qui restent le regardent travailler et lui font leurs commentaires : « Oh, monsieur Ma, c'est bien ce que tu fais... », imite-t-il en riant. Mais comment faire des œuvres si imposantes, certaines de 3 mètres de haut et de 10 mètres de long ? « Je demande à mon assistant de les tourner pour que les différentes parties soient successivement à ma hauteur. Pour peindre le plafond de la Sixtine, Michel-Ange se couchait sur le dos. » Il a dû trouver une autre méthode.

Indépendance absolue

Comme son illustre prédécesseur italien – comparaison à laquelle on ne s'attendait pas –, Ma commence par des dessins. « Je suis au lit, à la maison, je rêve, la composition commence ainsi : par de petits dessins au crayon. Ensuite, avec l'ordinateur, il est facile de continuer. Puis la peinture. » Mais il ne faut pas en déduire que Ma exécute méthodiquement un projet fini. « À partir de l'idée initiale, ça n'en finit pas de changer. Pour moi, le tableau n'est jamais fini. Je pourrais le reprendre encore et encore. D'ailleurs ça m'arrive. Ou de le refaire, de reprendre les couleurs et les noirs. » Ainsi obtient-il les surfaces épaisses et ridées qui évoquent si fortement la pierre – son principal sujet ces derniers temps.

« J'adore la nature, les pierres, les montagnes, l'eau. Surtout les pierres. Elles ont une vie éternelle. Le monde a commencé à l'état de pierre et finira sans doute à l'état de pierre. Elles ont des millions d'années, elles ont résisté à tout, c'est un modèle pour moi. » On le croit volontiers. Comme elles, Ma résiste au temps. « Des monta-

gnes au bord de la mer, elles sont toujours là. » Il a chez lui une collection de pierres et il demande au visiteur de lui en apporter, au cas où il en trouverait d'intéressantes. « Intéressantes ? Bizarres, surtout pas rondes ou polies. Avec des formes étranges, des couleurs rares. Mais sans intervention humaine : telles que la nature les a transformées. »

Ainsi faut-il regarder ces blocs superposés dans des équilibres incertains, non seulement pour ce qu'ils donnent à voir – une poétique de la nature –, mais comme des symboles de lui-même : des œuvres si l'on peut dire autobiographiques. Désormais, il les projette aussi en sculptures de bronze, faussement chancelantes. Interrogé sur de possibles relations avec d'autres artistes contemporains qui ont fait des rochers l'un de leurs matériaux – tels Lee Ufan, Richard Long, les artistes du land art nord-américain –, il répond que « leurs regards, c'est l'affaire des autres », pas la sienne. « Je ne donne pas de titre, pour ne pas être enjéré. Chacun est libre d'interpréter comme il le souhaite. » A toute question tendant à le situer par rapport à l'histoire de l'art, au sur-réalisme par exemple, il fait la même réponse. Depuis ses dé-

« J'adore la nature, les pierres, les montagnes, l'eau. Les pierres ont résisté à tout, c'est un modèle pour moi »

MA DESHENG

buts, il défend une indépendance absolue et se tient à cette position.

Et cela tient à ses débuts, justement. A partir de 1972, il est dessinateur technique dans une usine. « Impossible de faire de la peinture : ni le temps ni la place. Un ami m'a conseillé d'essayer la gravure sur bois, le blanc et le noir, très bonne idée. » En 1978, en autodidacte, il réalise ses premières gravures, figures et visages du quotidien, autoportraits, détails d'architecture, vue de la chambre qui lui tient lieu d'atelier. Ce sont elles qu'il accroche aux grilles du Musée des beaux-arts de Pékin au matin du 27 septembre 1979 : geste inaugural du groupe des Etoiles qui déclenche la répression – les œuvres sont décrochées et confisquées –, puis, l'année suivante, l'assouplissement des autorités et une exposition, officielle cette fois, et à l'intérieur du musée.

« Nous étions conscients que c'était très risqué. Mais il fallait le faire. Il fallait absolument faire changer la situation : en peinture, en littérature, en tout. La pression était devenue trop forte, en dépit de la mort de Mao. Il n'y avait donc pas d'autre solution, au risque de la prison. Nous voulions pouvoir enfin nous exprimer. Le communisme voulait des êtres tous semblables. Nous devions casser cette monotonie, où tout le monde est mouton. » Ce matin-là, il part de chez lui sans rien dans les poches. « Je n'étais pas du tout sûr que je rentrerais chez moi le soir. Je n'en avais pas parlé à ma famille : je ne voulais pas les exposer en les prévenant », dit-il.

Pour autant, Ma n'aime plus guère évoquer ces gravures devenues historiques. « J'aime les grands tableaux. » Il préfère de beaucoup parler de ceux qu'il commence à partir de 1982 : des paysages minéraux – déjà – et des nus féminins, à l'encre sur papier

« La poésie, c'est le son. Le roman, on le lit avec les yeux. La poésie doit être chantée »

MA DESHENG

puis à l'acrylique sur toile. Or le motif du nu est rare dans l'art chinois ancien. Cette absence s'explique, selon lui, par la hiérarchie traditionnelle entre les sexes dans la société chinoise. « La femme était très peu considérée dans la société, tout en bas. Dans ces conditions, pourquoi les montrer puisqu'elles n'ont pas d'importance ? » Dessiner et peindre des nus féminins a donc pour lui un sens politique : « Affirmer la liberté et l'égalité entre les sexes. » C'était aussi prendre un risque supplémentaire. Il raconte ainsi comment son ami artiste Hang Rui le fait prévenir un jour de venir vite chez lui. « Il y avait un modèle nu dans son atelier. On dessinait très vite, presque dans le noir, les rideaux étaient tirés, on écoutait le moindre bruit dans le couloir. A un moment, on a entendu parler, la jeune femme s'est rhabillée très vite. »

Dans cette période, que connaît-il de l'art occidental ? Quelques catalogues qui ont survécu à la Révolution culturelle. « J'avais une professeure de musique dont le mari était chirurgien. Pendant la Révolution culturelle, il a été condamné à devenir balaieur. Pour moi, c'était incompréhensible et je leur montrais de la sympathie. Après, quand ça a été possible, ils m'ont invité chez eux et j'ai pu passer une journée à regarder la ving-

taine de livres qu'ils avaient pu sauver, des livres d'art soviétiques. C'est ainsi que j'ai découvert l'art ancien et Répine. Plus tard, dans les années 1980, la situation a changé. En 1983, il y a eu la première exposition Picasso. C'était stupéfiant. » Ma mime alors une grande agitation, comme s'il dessinait un corps avec ses mains avec des gestes extrêmement rapides tout en chantonnant.

Une œuvre poétique abondante

La conversation bascule de ce fait vers les autres modes d'expression de Ma, la poésie et la performance. Son œuvre poétique est abondante depuis *Vingt-quatre heures avant la rencontre avec le dieu de la mort*, chant en autant de parties qu'il y a d'heures. « La poésie, c'est le son. Le roman, on le lit avec les yeux. La poésie doit être chantée. » Il en fait à l'instant la démonstration d'une voix puissante qu'il module avec une aisance parfaite. « La tradition chinoise veut que la poésie soit récitée à haute voix, comme elle l'était autrefois. » Mais le mot récitait est faible par rapport à ce que Ma donne à entendre, d'une ampleur religieuse.

Quel lien alors entre sa poésie, sa peinture et sa sculpture ? « Je n'y réfléchis pas : je fais. » Mais dans des conditions différentes. « Pour la peinture, il me faut le silence complet. Pour la poésie, il faut du vin rouge, de la vodka et de la musique très forte, pour entraîner la tête et le cœur. Mais, pour l'un et l'autre, c'est avec le corps tout entier », résume l'artiste. ■

PHILIPPE DAGEN

Ma Desheng, au Centre Pompidou, Paris 4^e. Jusqu'au 20 février 2023, du mercredi au lundi, de 11 heures à 21 heures. Entrée de 12 à 15 €.